

fin s'il peut reconnaître ses élus dans cet échec de femmes décollées, riantes et menteuses.

Et vous les applaudirez, ces comédiens et ces comédiennes pour rire, parce que la politesse est encore la chose la plus exquise de ce monde.

Puis, qui sait, au milieu de toutes ces minauderies et de ces gestes mignards, il apparaît parfois une jolie tête aux yeux sincères : le jeune premier est touché, il met au pied de l'ingénue son cœur et aussi sa vie, et le printemps suivant, au bruit des orgues, ils se jurent à l'autel un amour sans fin qui s'envolera par la première fenêtre ouverte.

Le grand malheur, c'est cette continuelle exagération ! ces personnes ne savent pas rester simples, et tous les objets sont vus par elles à travers un fabuleux microscope ; elles sont portées à cette manie déplorable ; l'amour ne leur suffit pas, elles veulent du romanesque ; on ne les aime pas si, avec de grands bras et les yeux hors de la tête, on ne parle de se tuer pour elles.

Pour Dieu, restons simples et n'exagérons ni nos sentiments, ni nos frayeurs ! marchons en rangs serrés sous la bannière de l'esprit, de l'élégance et du franc rire qui dénote de la réflexion et qui constitue la véritable amabilité.

\*  
\* \*

Madame Clovis Hughes qui a tué Morin, à Paris, vient d'être acquittée. Ce verdict peut être contre la lettre de la loi, mais il a soulagé la conscience publique. Ce lâche avait accusé une femme innocente pour faire du chantage.

Les lois permettent de tuer un agresseur, si on ne peut se défendre autrement. Et comme l'honneur est encore plus précieux que la vie, on se sent indulgent en face d'une femme qui tue celui qui veut lui ravir son honneur.

Si on considère froidement l'acte de Madame Hughes, on ne saurait en consacrer le principe, par rapport aux abus qui dégénèrent en désordres sociaux des plus graves, mais on ne saurait non plus la blâmer d'avoir cédé au sentiment irrésistible de sa propre conservation. Si on tient compte de tout ce que cette femme a dû souffrir, des tortures qu'elle a dû endurer en voyant traîner dans la boue sa réputation qu'elle s'était efforcée de conserver intacte, on comprend alors facilement l'état d'exaspération où elle se trouvait.

Il est malheureux que des lois ne protègent pas plus l'honneur que cela et qu'il faille employer le revolver pour sauvegarder sa réputation. Il y en a tant qui n'y tiennent pas à leur honneur qu'on doit protéger ceux qui y tiennent.

MARDI.

## EN MÉNAGE.

L'abnégation est une vertu éminemment féminine, la femme étant par sa nature, comme par la nature des choses, un être dépendant.

Selon la grande forme des législations de tous les temps et de tous les pays, qu'il est plus aisé de critiquer que de changer, elle est sous la tutelle de son père, de son mari, de son fils.

La dépendance des femmes est une conséquence de leur destination sociale. Eve ne fut-elle pas créée des côtes d'Adam pour être la compagne d'Adam ?

Un grand poète a dit et bien dit : " Il fut fait pour Dieu ; elle, pour Dieu *en lui* (Milton)." Aussi, quelques velléités de domination et de suprématie qui se développent en beaucoup de femmes, cette destination primitive est tellement empreinte en leur cœur qu'elles ne sauraient trouver le bonheur hors de l'obéissance que dicte la déférence.

L'homme cède aisément à la femme par caprice,

pour s'en faire un caprice : il est d'une déplorable faiblesse à l'égard de toutes celles qui flattent ses passions mauvaises ou mesquines. S'agit-il de lui faire faire quelque sottise, de lui inspirer du dépit, de lui chauffer la bile, de le porter aux prodigalités folles ou aux colères entêtées, le mot d'une mère imprudente, l'insinuation d'une pécore étourdie, la plaisanterie d'une vieille tante ou l'épigramme d'une jeune cousine y suffisent amplement ! S'agit-il, au contraire, de le porter au vivre sensé et chrétien, à la pratique du bien ; s'agit-il de calmer ses extravagances, ses entraînements au jeu, ses rivalités, ses animosités, ses fureurs, l'homme devient imperméable aux raisonnements et inaccessible aux supplications. Il semble de fer, de marbre, de glace ; il faut alors toutes les souplesses, toutes les intuitions, toutes les clairvoyances, tout le tact et tout le charme dont l'amour conjugal peut douer une femme, pour nous en montrer quelques-unes victorieuses du mal en celui qu'elles aiment.

La femme chrétienne qui ne demande la confiance de son mari que pour modérer l'élan passionné de ses activités, en tempérer l'excès, éclairer ses aveuglements, adoucir ses âpretés, n'aura pas trop de toute une existence d'abnégation pour lui persuader qu'en contrariant ses vivacités même justifiables, en atténuant ses rancunes même plausibles, en modifiant ses plans, ses projets, ses opinions, elle ne cherche aucun but accessoire ni personnel, ne voulant que le bien de son mari.

Ce qui rend le plus difficile peut-être la mission médiatrice de la femme entre l'homme et Dieu, c'est qu'elle doit l'exercer, non-seulement sans manquer de respect extérieur à son époux, mais en le conservant dans son cœur, profond et véritable.

Les hommes sont trop exposés dans l'agitation de leurs carrières publiques aux tentations de tout genre pour se maintenir à chaque instant, quelles que soient leur grandeur d'âme et la dose de leur intelligence, dans les strictes voies de la justice et de la prudence. C'est aux femmes à les y ramener. Elles ont à leur souffler l'apaisement dans la colère, à les stimuler au courage dans l'abattement, à leur inspirer des ménagements pour les liens qui leur pèsent, de l'indulgence pour les faibles, de l'équité pour leurs émules, de la générosité pour de plus forts qu'eux. Toutefois, quand, après avoir enveloppé leurs discours de bien des précautions oratoires et préparatoires, elles réussissent, tantôt à faire triompher un beau sentiment, tantôt à faire faire une bonne chose, elles doivent alors moins que jamais oublier toutes les supériorités intellectuelles de l'homme, en reconnaissant combien celle qui paraît leur échoir momentanément est toute relative. Le mari est souvent le plus grand, alors que la femme a le plus de peine à faire régner en lui le calme, la sagesse, la délicatesse.

Dans une vie d'efforts continuels, de travail, de revers fréquents, de succès enivrants, de tâches compliquées, de situations périlleuses ou pénibles, la seule tension de l'esprit amène chez l'homme des réactions de sentiments dont la violence est inévitable. Ce ne sont pas toujours de sincères principes de probité qui manquent à celui qui les enfreint, ni la vraie dignité à celui qui l'oublie, ni la fidélité à qui la trahit ; mais l'enchaînement des passions peut submerger tous les principes et toutes les vertus. A la femme donc de doubler leur puissance, en résistant à deux aux entraînements du mal et de la faiblesse. A elle d'être inaccessible à toute faiblesse, invulnérable à tout mal, en se souvenant que les hésitations secrètes dont elle est témoin ne diminuent pas la valeur, le mérite réel de l'homme, s'il en a, ni ses talents, ni sa justesse de vues et de jugement pratique.—Ce n'est pas sans efforts, on le sait, qu'elle peut toujours séparer et faire agir simultanément, sans les confondre, sa déférence pour l'esprit et son influence sur le

cœur, seule manière pourtant de rendre celle-ci bienfaisante. Mais c'est la plus grande et la plus noble partie de sa grande et noble tâche.

Vanter l'abnégation semble superflu, presque banal. Chaque prêtre qui enseigne le catéchisme ordonne aux jeunes filles d'être obéissantes à leurs parents ; obéissance forcée qui les prépare à l'abnégation, essentiellement volontaire. A chaque mariage, le célébrant rappelle à la jeune mariée les paroles de St. Paul : *Femmes obéissez à vos maris.*—Pourquoi donc les mères, zélées à faire apprendre le catéchisme, lèguent-elles instinctivement et traditionnellement à leurs filles des enseignements qui ne semblent pas d'accord avec ceux de saint Paul ? Elles ne se lassent point de répéter hautement que l'effacement complet de la femme dans le ménage n'existe qu'au détriment de la dignité du mari et du bonheur conjugal.—Cela est-il tout à fait faux ?—Non. Saint Paul a raison ; mais le sentiment des mères ne lui est pas aussi opposé qu'il paraîtrait à première vue.

L'épouse chrétienne doit obéir et dominer à la fois. Obéir, quand le mari commande, fût-ce avec l'accent de la prière ; dominer assez pour que le mari n'ose commander que ce qui est raisonnable, juste, bon. Sa volonté à lui doit régler les actions de la femme, mais c'est à elle de régler sa volonté ; travail plus ingrat et plus ardu parfois que les plus épineuses missions des hommes. Elle ne peut en venir à bout qu'à force d'abnégation.

Ce n'est pas tout d'en mettre dans les déterminations les plus importantes de l'existence ; de fixer sa demeure, non selon son agrément et ses sympathies, mais selon les intérêts de son mari ; de régler l'ordre quotidien de son temps, le choix de ses visiteurs, selon ses occupations et ses relations. L'abnégation serait de moitié moindre s'il ne fallait encore corroborer ces principaux effets par les sacrifices minuscules, mais constants, faits à ses manies et ses caprices, afin d'en atténuer l'exagération ou de lui donner le plaisir de nous y associer alors même que nous ne les partageons pas. Il faut livrer au hasard de son imagination fantasque, d'autant plus impraticable dans les petites choses qu'elle est plus absorbée par les grandes, l'emploi de ses heures, le style de ses appartements, le genre de ses toilettes, que sais-je encore ? Il faut en outre renoncer à ses propres goûts, pour ne pas surajouter sa dépense à la sienne. Il faut supporter, le sourire sur les lèvres, les projets et les contre-temps les plus imprévus, les réceptions ou les sorties les moins préparées, les jalousies d'autant plus impatientantes qu'elles sont moins motivées. Les vertus elles-mêmes doivent dépendre des formes que leur imprime le caractère du mari,

FÉLIX.

## LES PARFUMS.

C'est un vieux préjugé que rééditent certains esprits grincheux lorsqu'ils accusent la femme de ne se parfumer que pour voiler d'autres odeurs moins agréables. La délicatesse de leurs nerfs, sans doute, exige l'absence de tout parfum, ou bien, trop malappris pour *adoniser* avec tact, sont-ils jaloux tout bonnement des belles raffinées que l'exquise senteur de l'arome préféré transforme en fleurs vivantes et embaumées.

Quoi de plus naturel, cependant ? La femme emprunte à la nature tout ce qu'elle a de radieux pour s'en faire une parure : les gemmes qui resplendent au fond de la terre, les oiseaux qui chantent dans les pays ensoleillés et dont le plumage ressemble à des pierreries, les fleurs aux corolles éblouissantes, et jusqu'aux libellules aériennes qui dansent dans les poussières lumineuses